

MLR 1771

Cent trente-deuxième

LETTRE OUVERTE
aux Ecrivains de Belgique

Equinoxe de l'automne 1985.

Mes chers confrères,

Est-ce le hasard souverain, cher à Monod, ou le caprice de quelque demiurge ? Je n'ose croire, encore moins, à un geste du vieillard à barbe blanche, noblement assis sur un nuage, qui inspira maint artiste célèbre. Mais le fait est là. Dans l'espace se quelques jours trois livres se sont trouvé sur ma table. C'était comme une réponse au dédain, ou à l'ignorance de nos fabricants d'anthologies et de panoramas littéraires qui négligent avec superbe les écrits touchant à l'art.

Les auteurs ? Dans l'ordre ailé du temps qui fuit, le cadet Serge Creuz, l'aîné Jean Milo et l'ancêtre Félicien Rops.

Le premier publie "La Ligne du coeur", des souvenirs pleins de verve et aussi d'émotion. Le deuxième raconte dans "Pourquoi j'ai volé le chapeau fleuri" une histoire funambulesque réalisée, comme il dit, "avec la fidèle et amicale collaboration de James Ensor". Le troisième dans "Les muses sataniques" affirme son esprit narquois, son amour de la femme, sans négliger pour autant, son cher métier.

Voilà donc trois artistes qui se révèlent écrivains maniant la plume ou le stylo avec une aisance que l'on ne trouve pas toujours chez les besogneux habituels de ces outils. Ce n'est pas tout, les trois auteurs, pour différents qu'ils soient, se rejoignent sur un point : un dégoût commun de certain climat de leur pays.

Serge Creuz, toujours gentil et indulgent, se crispera pour s'en prendre aux "spécialistes de la Kulture belge" (...) "L'important n'est-ce pas c'est d'avoir l'air "scientifique" dans ces domaines. Je serai, malgré la somme assez impressionnante de mes travaux, malgré des succès de presse et de foule, je resterai pour ces gens-là, un anonyme du XXe siècle. Je n'existe pas. Et si j'existe un peu, je dérange. Baste, vivons !"

Le récit de Jean Milo, malgré sa fantaisie moqueuse tourne volontiers au pamphlet. Il s'en prend aux vexations fiscales que subissent les artistes et raconte l'histoire ahurissante d'un impôt qu'il a dû payer sur ses propres tableaux, de retour d'une exposition à l'étranger. Appelant à la rescousse son vieil ami James Ensor, il cite un texte où ce disciple de Rabelais apostrophe les "professeurs bilieux, calculateurs rances, vomisseurs de comptes rendus portant sur vos écus des signes d'infériorité manifeste", et les fustige à sa façon "ren-trez dans vos repaires casematés, dans vos cases dénudées, dans vos caves étriquées du pays de Bétonic, limaçons cornus traînant des fiels rabiques".

Dans ses lettres, Félicien Rops, spontané, parfois brûlant de passion, devient soudain véhément : "J'ai quitté la Belgique abreuvé de dégoûts, et j'y serais crevé de désespoir et de privations comme Charles De Coster. **Le seul** homme de talent qu'ils avaient, et qui m'écrivait un mois avant sa mort : **J'ai l'autographe** : "J'étouffe, je suis entouré de BANDITS qui n'ont pitié ni du pauvre talent que je me sens, ni de mes idées, ni de moi, et qui me feront crever sur **un grabat** ; écris-moi encore une de ces bonnes lettres, qui me soutiennent, me réconfortent, et me donnent pour quelques heures l'illusion qu'un jour, peut-être, je pourrai encore devenir ce que j'avais rêvé d'être et d'écrire, ce que j'aurais voulu écrire, sans déplaire **aux gens en place** par lesquels il faut passer en Belgique pour vivre matériellement de sa plume".

Ces propos m'ont fort troublé. D'autant plus que, pendant longtemps, j'ai cru, moi aussi, à leur pertinence. Vous en avez été témoins. Hanté par le désir de bien faire, d'améliorer ce qui me semblait réalisable sans grand effort, rêvant d'obvier en somme aux reproches de quelques auteurs aigris.

Vous m'avez convaincu, mes chers confrères, que je faisais fausse route. Les rares qui m'ont approuvé ont déraillé comme moi. Une preuve évidente m'en fut fournie par l'Association des Ecrivains belges, seule officiellement reconnue, et dont j'ai l'honneur d'être membre. Il m'a fallu des années avant que je comprenne que ce qui me paraissait inertie est pure sagesse. Le tout est de voir clair.



Oui, il ne faut pas péter plus haut que son cul.
C'est vrai pour la nation et pour l'individu.

Nous vivons dans un pays de juste milieu, médiocre pour tout dire. Il faut repousser avec force le sens péjoratif que des esprits pleins de suffisance ont attaché à ce vocable. Pour Littré, le mot veut dire : "ce qui est entre le grand et le petit, entre le bon et le mauvais".

N'est-ce pas l'idéal d'une démocratie bien comprise ? L'égalité étant mythique, l'égalisation. Reconnaître des qualités et des droits identiques. Eviter avec soin tout ce qui dépasse les normes. Sans le savoir, en créant Tyl Ulenspiegel et Lamme Goedzak, Charles De Coster, vraiment prémonitoire, illustra une conception sociale agréée par la grande majorité des citoyens. C'est la médiocratie, déjà évoquée par Balzac. Liée à la partitocratie, ce sont les soutiens solides de nos institutions.

Certes, il subsistera toujours quelques rares émules de Tyl l'espiègle, perdus dans la masse imposante des descendants de Lamme Goedzak. Tout comme il reste des délicats qui parlent d'une décadence des arts. Ce sont, de toute évidence, des attardés. Jamais les arts n'ont connu autant d'adeptes. Dans la moindre bourgade, des centaines d'élèves garnissent des écoles d'art et de musique. Des musées ouvrent des cours pour les potaches et l'art s'affirme dans les jardins d'enfants. Sans oublier les maisons de culture qui, malgré certaines apparences, ont l'art pour souci majeur.

Tout le monde artiste ! Et nécessairement tenants d'un style nouveau. Foin des individus qui cherchaient, même avec effort, à se singulariser ! Foin de l'originalité ! Un art vraiment social. Quelle magnifique préparation à cette société de loisirs qui remplacera celle du pénible travail ! Les boutons s'acquitteront de toutes les besognes fastidieuses. L'homme libéré de tous soucis, n'étant même plus, grâce suprême, obligé de penser. Une société béate, dont nous n'avons pas idée. Le triomphe, comme je l'ai déjà dit, de l'homo cretinus.

Roger Avermaete.



BLOC-NOTES

La municipalité d'Anvers a fêté la prise de la ville en 1585 par Alexandre Farnèse. Fameuse idée ! Ce fait mémorable provoqua la fermeture de l'Escaut, c'est dire sa ruine. De surcroît, c'est la rupture définitive des Pays-Bas ; au nord, les Provinces-Unies en sortirent comme état indépendant, les régions du sud, maltraitées jusqu'au XIXe siècle, deviendront la Belgique.

Cette triste histoire fut également intégrée dans les cérémonies de commémoration !

*
**

Un mauvais plaisant m'a fait parvenir un distique qui, tout en le citant, trahit le bon Antoine Clesse :

"Flamands, Wallons, ce ne sont là que des prénoms
Nous sommes tous, ma foi, de solides couillons"

C'était signé Ambiorix Rubens (?)

*
**

La communauté francophone, on le sait, pour renforcer encore son incontestable prestige à Paris, vient d'y envoyer un ambassadeur qui ne peut qu'exalter les brillants efforts de M. Delulle dans cette maison que les Parisiens — du moins ceux qui se doutent de son existence — s'obstinent à nommer la Maison belge. Espérons que ce n'est là qu'un début. Nombreux sont encore les endroits où la francophonie belge peut briller.